

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Le désir, ses grandeurs, ses misères

Michel Michaud, *Coeur de cannibale*, Montréal, Boréal, 2000, 384 p., 29,95 \$.

Marc Fisher, *Les six degrés du désir*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2000, 240 p., 18,95 \$.

Luc Lecompte, *Rouge Malsain*, Montréal, les Herbes rouges, 192 p., 17,95 \$.

André Brochu

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37747ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

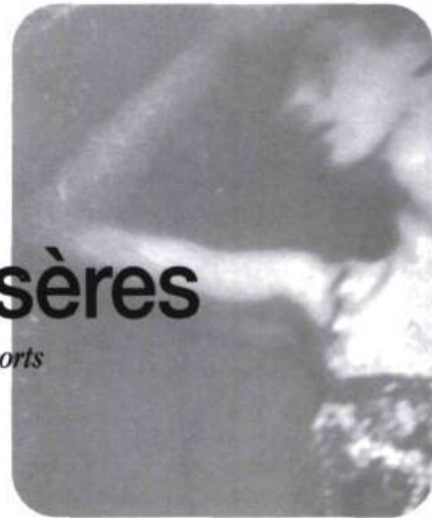
Brochu, A. (2001). Compte rendu de [Le désir, ses grandeurs, ses misères / Michel Michaud, *Coeur de cannibale*, Montréal, Boréal, 2000, 384 p., 29,95 \$. / Marc Fisher, *Les six degrés du désir*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2000, 240 p., 18,95 \$. / Luc Lecompte, *Rouge Malsain*, Montréal, les Herbes rouges, 192 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 18-19.

Michel Michaud, *Cœur de cannibale*, Montréal, Boréal, 2000, 384 p., 29,95 \$.
Marc Fisher, *Les six degrés du désir*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2000, 240 p., 18,95 \$.
Luc Lecompte, *Rouge Malsain*, Montréal, les Herbes rouges, 192 p., 17,95 \$.

Le désir, ses grandeurs, ses misères

ROMAN
André Brochu

*L'amour, qui fut et qui reste le principal fondement des rapports
entre les humains, se cache volontiers aujourd'hui
sous la figure plus brutale du désir.*



MICHEL MICHAUD, DONT LE DEUXIÈME ROMAN, *Coyote*, avait impressionné par la robustesse et l'inventivité de l'écriture, nous revient avec *Cœur de cannibale*, une histoire elle aussi inspirée de sa propre vie.

Les violences du désir

God Dog Michoko, dont le nom, fantaisiste à souhait, reprend le patronyme de l'auteur et l'assortit d'un prénom où se lisent aussi bien « Dieu » que « chien » ou « hot-dog », est un Québécois qui vit en France depuis quinze ans. Établi dans la ville d'Angers, il exerce le métier assez lucratif de représentant en fruits et légumes. Il vit avec une femme qui l'adore, Anouk, et ses trois enfants. La vie familiale le comble, mais il n'en est pas moins homme, et les exigences de sa profession, qui l'entraînent à Paris, lui ouvrent les portes de l'aventure. Il rencontre d'abord un farfelu adorable, Oui Bingo, qui cumule les emplois de bateleur et de peintre, puis par son entremise Neige Delicieuse, une saxophoniste noire dont il devient follement amoureux. L'inévitable triangle se forme et il durera jusqu'après le livre, sans trouver sa résolution.

Voilà pour l'histoire, qui est d'une simplicité parfaite et qui jure par là avec la dynamique de l'écriture et tout le train des connotations symboliques.

Car il y a survoltage stylistique, et le lecteur est partagé entre l'admiration pour l'incessant morceau de bravoure que constitue cet hymne matérialiste au désir et à la vie, doublé de la description désopilante d'une France exposée au regard narquois d'un Québécois, et une certaine lassitude devant l'excès des images, si brillantes soient-elles. Le ton canaille, plus près de Frédéric Dard que de Louis-Ferdinand Céline, la complaisance bien assumée dans la vulgarité et la

brutalité, la référence simultanée au polar et à Rimbaud procurent certainement de grands plaisirs de lecture, loin de toute rectitude politique. L'écriture est accordée à une époque violente, où l'amour ne peut plus exister que dans l'excès et la contradiction. L'identité sexuelle s'en ressent : Oui Bingo, aimé des femmes et des hommes, meurt du sida. Neige est d'une féminité éclatante, mais son nombril saillant lui ajoute une troublante note

masculine... Voilà bien la problématique matérialiste, axée sur le désir et dans laquelle le chaos originel avec ses contradictions — vie et mort, masculin et féminin, plaisir et douleur — ne se sépare pas des différentes manifestations de l'existence. Car Dieu n'est pas ou, s'Il est, comme l'explique Oui Bingo, nous le sommes tous. Dieu (God) n'est pas s'Il n'est d'abord chien (Dog)... comme vous et moi.

Les platitudes du désir

Le désir, chez Michaud, est exubérant, et il se dépasse dans un amour véritable, empreint de générosité. On ne peut en dire autant du désir selon Marc Fisher (dont le nom véritable évoque moins le pêcheur que le poisson — l'auteur est d'ailleurs friand de ces jeux de mots). Marc Fisher a choisi de pratiquer le roman de la plus rentable façon, ce qui semble lui avoir réussi. Il a commencé par mettre de côté les vraies questions de l'existence, puis s'est employé à fournir du rêve au plus grand nombre. Il en résulte une histoire sans surprise, qui roule sur une compréhension très convenue des rapports humains — amoureux, essentiellement — et un arsenal impressionnant de clichés. Rien, dans ce triste exercice, qui ne soit prévisible et qui ne cherche à conforter la lectrice doudoune dans sa métaphysique sentimentale la plus primaire. Je ne parle pas des lecteurs (hommes), qui ne doivent pas abonder.

Lisa Granger, qui évince les courtisans de son âge, est éprise de son patron, directeur d'une grande maison d'édition. Il l'a prise comme maîtresse, mais il est marié et il la fait souvent languir. Le journal intime, dans lequel Lisa nous confie ses espoirs et ses déboires, alterne avec celui de son père, directeur littéraire de la même maison d'édition. Ce quadragénaire est depuis longtemps séparé de sa femme, et il est amoureux par intermittence de K, qui l'adore. (Dans ce roman, l'adoration est la forme normale de l'amour chez la maîtresse, quand l'amour ne tourne pas à la dérobade.) Les deux récits parallèles finissent par se rejoindre, tout à la fin, quand Charles Granger tente de tuer son patron pour venger sa fille d'avoir été si mal aimée ! Il aboutit en prison



Michel Michaud



Marc Fisher



et retrouve alors l'amour de K qu'il avait négligé. Peu importent les détails : tout y est *voulu*, artificiel, extérieur. Malgré l'effort final pour joindre les deux histoires, celles du père et de la fille, le roman manque d'unité dans sa structure, comme il manque d'authenticité dans sa problématique, et ne charmera que ceux (celles) pour qui le désir, dans sa dimension la plus immédiate, est le seul et unique moteur de la vie.

Il y a six *degrés* du désir, dit le titre, ou plutôt six étapes puisqu'il ne s'agit pas d'un système mais d'un parcours : l'ébranlement initial, l'extase, le rassasiement, le désenchantement, le désastre... et puis, de façon exceptionnelle, le recommencement. Thèse érotique grise, en harmonie avec le reste. Il est terrible de penser qu'un roman puisse devoir son succès à de semblables facilités.

Le livre, qui dépeint le milieu de l'édition, est parsemé d'allusions littéraires variées, mais très sommaires, qui font bon ménage avec de grandes crudités d'expression (dont la moindre consiste à *fluser* son amant) ou de description, et des jeux de mots ineptes :

Elle avait désigné la deuxième porte du bureau, plus petite que la première parce qu'elle conduit au petit coin. Jean-Jacques a des toilettes dans son bureau, il ne daignerait pas s'abaisser à abaisser son pantalon au même endroit qu'un autre employé [...]. (p. 136-137)

Soulignons en passant qu'on n'abaisse pas un pantalon, on le *baisse*. Mais l'humour a ses droits !

Les délires du désir

Luc Lecompte est avant tout un poète. Son deuxième roman confirme toutefois que la prose narrative n'est pas un accident dans son œuvre, qui compte surtout des recueils de poésie (à l'Hexagone et au Noroît). En réalité, Lecompte importe dans le genre romanesque les préoccupations du poète. Non pas qu'il succombe à la tentation lyrique; mais le monde qu'il donne à explorer transcende d'emblée le réalisme et instaure une logique du fantôme, voire du cauchemar. Sur un mode plus narratif, on pourrait se croire plongé dans l'atmosphère fantastique et cruelle de Lautréamont. *Rouge Malsain*, qu'on pourrait lire aussi *Rouge malsain*, les deux mots pouvant être compris tour à tour comme substantifs ou adjectifs¹, cumule les traits d'un polar grâce à son détective privé médiocre qui assume la fonction de narrateur, d'un roman noir (équivalent du *film d'horreur*) dans lequel règne l'épouvante, grouillent les insectes et l'infection, et d'un roman de science-fiction par ses inventions d'autant plus terrifiantes qu'elles sont voisines des « progrès » récents de la recherche, notamment dans le champ de la génétique.

Bref, Lecompte construit une image du monde qui n'a rien de banal et qui s'inspire de nos inquiétudes les plus fondées. Et il déploie, dans cet exercice, les ressources d'une imagination et d'une écriture remarquables — celles d'un poète, mais d'un conteur aussi et d'un homme cultivé (on connaît les hauts standards intellectuels qui prévalent aux Éditions des Herbes rouges).

L'intrigue, fermement articulée malgré le principe d'incertitude qui régit tant l'histoire que la narration, est centrée sur un jeune homme ardent et terrorisé, un poète qui, pour gagner sa vie, simule fréquemment son suicide au cours de spectacles propres à inciter les candidats à franchir le pas.

Or, « René » (mais on ignore son vrai nom) est tombé amoureux fou d'une « fille rouge », au maquillage d'ange infernal, qui répond mal à son amour et qui semble exercer le métier de tortionnaire des clients masochistes. Le jeune homme a été traumatisé, pendant son enfance, par l'assassinat de sa mère qui était une star de cinéma porno et qu'on a immolée pour les fins du spectacle. Il se fait jouer cette vidéo à volonté. Sans doute sa fixation amoureuse sur la fille rouge et son suicide ludique ont-ils beaucoup à voir avec la fin atroce de sa mère. Mais cette histoire est encore subordonnée à celle du narrateur, ce détective raté auquel René s'adresse pour retrouver l'objet de son amour disparu et qui s'éprend de son jeune client malgré ses côtés hystériques (et malodoraux...).



Luc Lecompte

On voit donc le climat d'horreur continue dans lequel baigne cette histoire. Pourtant, une affirmation du désir, comme force vitale créatrice, malgré tout, de beauté, réussit à lui faire échec et détermine, sans triomphalisme humaniste, la victoire du *sens* sur le chaos. Et le sens ne fait qu'un, ici, avec la poésie, qui assure la supériorité de l'écriture sur le monde. C'est ainsi que la matière s'arrache à elle-même pour inventer l'esprit, depuis ses contradictions et ses déchirements, et invente du même coup une sorte de salut.

1. La ville où évoluent les personnages s'appelle Malsain et baigne dans une lueur crépusculaire. Mais un rouge « malsain », couleur de sang corrompu, est souvent associé aux personnages (cf. p. 174).



Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{OS} 1 à 32 : 5 \$; n^{OS} 33 à 62 : 10 \$; n^{OS} 63 et + : 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de :

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747